

**TEMPERATURE**

De 11 août 1902.

Direction du vent.	Force.	Température.
Passe-Nord-Ouest.	0-4.	23
Passe-Nord-Est.	0-4.	21
Passe-Est.	0-4.	21
Passe-Sud-Est.	0-4.	21
Passe-Sud-Ouest.	0-4.	20

**NOTRE EDITION**  
**Spéciale Annuelle.**

**Revue Commerciale et Financière.**

Fear rester fidèle à la tradition, l'ABEILLE publiera, cette année, le 31 août, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1901-1902 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renseignera tous les renseignements de nature à intéresser le public sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renseignera également les matières premières d'abondance et la variété d'égoutte même aux plus exigeants.

Un numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, étant dans un état tel que dans les années précédentes que dans les années suivantes.

L'abonnement sera donc exceptionnellement pour les abonnés habitant à l'étranger à un prix modique.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous adresser leurs commandes le plus tôt possible.

Publiée le 12 septembre 1902, l'ABEILLE accueillera dans ce journal à sa cinquante-quinzième année d'existence.

**Notre Feuilleton.**

Nous venons de commencer la publication d'un feuilleton nouveau, "Les Misérables", la chronique d'Henry Gréville, et peut-être au meilleur.

**LA Persécution Religieuse.**

Que les troubles religieux qui agitent, en ce moment, la France républicaine et paralysent son activité industrielle et commerciale, émeuvent profondément la plupart de nos habitants de la ville et de la campagne, nous le savons. Presque tous sont Français de naissance ou d'origine; presque tous parlent une langue française, et il est naturel qu'ils cherchent à défendre son honneur attaqué, à repousser les ennemis dont elle est l'objet.

À parler franchement, les persécutions religieuses qui s'y poursuivent avec une persistance lamentable, ne sont pas l'œuvre de la majorité de la population mais d'une secte politique qui s'est emparée du pouvoir par surprise et veut le conserver par

la violence. À force de concessions faites, pour avoir la paix, au radicalisme qui s'impose par la brutalité des procédés, la France au surplus s'est détestables errements du jacobinisme d'autrefois. Au nom de la liberté de la pensée, elle travaille à l'oppression de la pensée. Le mal ne vient pas de son insouciance ou de son manque de crédulité ou de sa haine pour les croyances religieuses. C'est son droit après tout de ne pas croire et de ne pas aimer ce qu'il ont conservé quelque foi dans l'âme.

Le mal, il est tout entier dans l'emploi de la violence pour imposer aux majorités des croyances qu'elles repoussent avec horreur, parce qu'elles sont incapables de les comprendre.

On reste profondément attristé devant l'épave que nous offre actuellement le gouvernement français, lequel, d'un seul coup, supprime 2,500 écoles uniquement parce qu'elles sont dirigées par des prêtres, et condamnait à l'exil plus de 20,000 religieux, intelligents, instruits, et aussi patriotes, que qui ce soit d'entre nous, Français ou Américains. On reste affligé en voyant de braves officiers de l'armée qui ont fait leurs preuves sur les champs de bataille forcés de fermer des écoles et d'instruire leurs propres enfants peut-être. Qu'on laisse donc ces gens croire ce qu'il veut et priez Dieu à sa façon, comme le font les Américains du reste, et la paix se rétablira bien vite dans les esprits, et la calme dans la rue.

ne s'entendraient-ils pas avec les orientaux pour faire ensemble le trafic direct qui profiterait aux uns comme aux autres! Déjà se sont mis en rapport des rois; les négociants chinois et japonais négocient constamment au courant de ce qui se passe dans l'Union, Sud et Nord, de la valeur, et de la qualité des récoltes et des prix des différents produits. L'entreprise n'est plus à l'état de projet; elle a un commencement d'exécution. Les correspondances sont actives, quotidiennes, entre l'Union, d'un côté, et Kobe pour le Japon, Hong Kong pour la Chine, de l'autre. Que l'on se mette résolument à l'œuvre et le succès est assuré d'avance. Si l'affaire s'engage à fond, ce sera un coup terrible pour Liverpool, car l'exemple du Japon et de la Chine trouvera ailleurs bien des imitateurs qui n'auront qu'à se louer du parti qu'ils auront pris et des bénéfices qu'ils en auront tirés.

**LA TUBERCULOSE.**

Jamais, à aucune époque de l'histoire, un sujet n'a autant préoccupé la médecine que la tuberculose, et produit en si peu de temps autant de recherches, d'expériences, de discussions, depuis la découverte constatée de bacille de Koch jusqu'à la générale tentative de docteur Garnault. C'est qu'il s'agit de la maladie la plus universellement répandue, la plus cruellement meurtrière, celle qui fait le plus de victimes, partout, dans les villes aussi bien que dans les campagnes, la tuberculose, qu'on a appelée la peste de l'époque contemporaine.

Les tableaux des décès de la tuberculose ne sont donc pas des documents sans intérêt. En voici un que vient de publier le gouvernement de Cuba. C'est la statistique sanitaire et démographique de la ville de la Havane. On y trouve des chiffres fort curieux, notamment les totaux et le pourcentage de la mortalité occasionnée par le terrible fléau, pendant l'année 1901, dans les villes dont la population dépasse 250,000 habitants.

VILLES	Population	Nombre de décès	Mortalité par 1,000 hab.
Batavia	585,020	1,125	1.9
Bombay	573,579	1,544	2.3
Changhai	1,168,253	2,474	2.1
Canton	1,632,204	3,111	1.9
Pékin	1,588,927	3,548	2.2
Manille	324,000	262	0.8
Singapour	289,741	1,428	4.9
Hankow	1,081,668	2,418	2.2
Hankow	793,000	3,743	4.7
Hankow	375,000	300	0.8
Hankow	259,107	774	2.9
Hankow	2,511,629	10,488	4.2
Hankow	1,802,981	4,299	2.4
Hankow	1,091,098	709	0.6
Hankow	744,719	3,481	4.7
Hankow	3,88,877	1,828	4.7
Hankow	1,900,000	9,242	4.9
Hankow	1,948,643	9,343	4.8
Hankow	537,987	1,283	2.4

Cette statistique, — qu'il est nécessaire d'aller chercher dans une publication américaine, — montre quels ravages effrayants sont actuellement encore causés par la tuberculose.

Elle nous montre aussi, hélas! que Paris doit prendre rang au nombre des villes les plus cruellement atteintes par le fléau.

Pour une population de 4 millions et demi d'habitants, Londres a enregistré 7,734 décès. Pour une population de 3 millions et demi d'habitants, New York en a constaté 8,134. Paris ne compte que 2 millions et demi d'habitants et il a, en par le même temps, 10,688 décès.

D'autre part, si Mexico, avec une population de 348,000 âmes et une mortalité de 1,922 décès, a atteint le pourcentage de 5.21 par 1,000 habitants, Paris, avec

**LA MORT D'ANDRÉE.**

Un clergymen anglais, le Révérend Farley, qui revient d'une périlleuse exploration dans les terres arctiques, en rapporte une version nouvelle de la mort d'Andrée.

Il raconte qu'il y a deux ans, à huit cent mille au nord d'York, près de la baie d'Hudson, une bande d'Esquimaux ayant à sa tête un indigène bien connu des explorateurs britanniques, "Old-Haskie", aperçut un ballon amaré à la glace. Trois hommes étaient dans la nacelle.

Dès qu'ils aperçurent les Esquimaux, ils tirèrent, en signe de détresse, un canon-joujou dont ils disposaient. Mais les indigènes, qui virent là une manifestation hostile, dirigèrent une fusillade nourrie sur le ballon, dont les trois passagers tombèrent.

M. Farley a demandé aux Esquimaux quelques-uns des objets qu'ils n'ont pu manquer de trouver dans le ballon, afin d'authentifier son récit. Mais les Esquimaux, pleins de défiance, se sont énergiquement refusés à lui rien céder des dépouilles de l'explorateur.

Si vraiment Andrée a trouvé la mort dans ces conditions et en ce lieu, il était bien loin de son but, le pôle. Les vents favorables alors emportés à travers le Groënland et la terre de Baffin, endroits bien connus.

**CANNIBALISME.**

Un cannibale des îles Fidji donna récemment dans un interview qu'il accordait à un journaliste américain — quelques jours personnels sur les préférences des anthropophages.

D'abord, il préférait de beaucoup la chair de l'Océanien à celle du blanc. La chair du blanc est très salée; celle du Polynésien est beaucoup plus douce. Rien n'est plus mauvais, paraît-il, parmi les blancs, que le vieux matelot. Le savoir du vieux matelot est exorbitant; et ceci vient de l'usage qu'a fait de dernier des alcool et du tabac. Joignez une salure excessive; bref, ce n'est pas mangeable.

Et ce disant le vieux noir palpitait le bras du journaliste, et lui posait le doigt entre les côtes d'une manière qui ne semblait pas être totalement platonique. Car enfin, faute de grives, on mange des merles.

— Vous me demandez quels sont les meilleurs morceaux? ajouta le vétéran. "La tête d'abord: les yeux et la cervelle pour commencer, puis les joues. Les joues des jeunes sujets sont un morceau très délicat. Le haut du bras, le mollet, la cuisse, passent encore, mais le reste ne vaut rien: c'est pour les chiens".

Et le sauvage vint l'après-midi retrouver le journaliste, armé d'un fusil, lui offrant de le conduire à quelques distances, dans un endroit où il trouverait "beaucoup de perroquets". Bien que très salé, le journaliste préféra se passer de perroquets. Et il n'a pu être que son tour.

Le vieux Fidgien est pu sans doute répondre à ceux qui se seraient informés de journaliste que qu'on répondit un chef sauvage ramené par Bougainville, à la reine Marie-Antoinette, qui lui demandait s'il avait connu le Père Leblanc, missionnaire: — On ne peut mieux... J'en ai mangé.

**LES Poètes au Violon.**

François Coppée n'est pas le seul poète qui ait éprouvé la mésaventure de la conduite au poste de police: il en fut un précurseur dans la personne de Théophile Gautier, le poète "d'Enaux et Caméens".

Cela se passait sous l'Empire, vers 1855. Un cœur nouveau — Histoire de l'Art ou Esthétique — avait été institué à l'École des beaux-arts. Les élèves protestèrent contre le choix de titulaire qu'ils jugeaient trop ami du pouvoir.

L'inauguration du cours s'annonçait comme devant être honnête, ainsi les membres du Conseil supérieur des beaux-arts, dont faisait partie Théophile Gautier, avaient été invités à y assister.

Il y eut, en effet, quelque tumulte, dans l'amphithéâtre d'abord, puis dans la cour de l'École et dans la rue Bonaparte. Les tapageurs ayant été dispersés, Théophile Gautier se retira par le pont des Arts et la cour de Louvre. Là, il fut abordé par un groupe d'élèves qui lui exposèrent leurs griefs. Entouré de ces jeunes gens, Gautier les haranguait paternellement, lorsqu'il survint une escouade de sergents de ville venant, encore tout échauffés, de la rue Bonaparte. Ils étaient des hommes des brigades centrales, brigades qui subsistent encore aujourd'hui, sous le titre modifié de brigades de réserve; mais ces dernières ont, de leurs aînés, conservé pieusement ces traditions de municipalité et de discrétion qui dans la "grande journée", l'occasion d'apprécier.

Voyant un atterroissement autour d'un individu qui gesticulait, les "centraux" s'adressèrent à lui: "Le monsieur qui a été chargé de surveiller l'inauguration de la pléiade Théophile Gautier qu'il s'agit immédiatement saisi aux bras par deux athlétiques agents et entraîné au poste de la mairie de Saint-Germain-l'Auxerrois, malgré ses protestations. Pour délivrer le docteur poète, il fallut l'intervention personnelle du surintendant des beaux arts, le comte de Nieuwerkerke, que des témoins de cette scène étaient allés chercher dans les appartements qu'il occupait au palais de Louvre.

Le préfet de police Boitteau est le bon goût d'envoyer le lendemain quelque un chez Théophile Gautier, pour lui exprimer ses regrets de cette méprise.

Puisse cette anecdote véridique et rétrospective, consoler François Coppée de ses dernières tribulations — qu'il s'abstienne, d'ailleurs, paraît-il, avec une parfaite bonne humeur.

Dans une autre circonstance, Théophile Gautier est, avec les sergents de ville, une singulière aventure. Il sortait avec un ami, vers minuit, du Théâtre-Français lorsque, dans la rue Richelieu, à la hauteur de la place Louvois, ils aperçurent un groupe qui se débattait et d'où parvenaient des cris et des jurons. Gautier et son compagnon s'approchèrent et virent deux sergents de ville aux prises avec deux ivrognes.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda Gautier.

— Ce qu'il y a? répondit l'un des agents d'une voix tremblante de colère. Il y a qu'ils veulent nous mener au poste!

Gautier sera gravement dans son ardeur courroucée droite son monocle carré, considérera un instant le sergent de ville d'un air de pitié, et lui dit très simplement: — Eh bien! mon ami laissez-les faire!

Les agents ne saisirent évidemment pas l'ironie, mais ils suivirent le conseil, et le groupe s'en alla tranquillement vers le poste de police, placé alors sous l'arcade Colbert, et les quatre individus y entrèrent sans aucun bras armé. Les deux pochards étaient ravés d'avoir conduit les deux agents au violon, et ceux-ci enchaînés d'en être quittes à si bon compte et de tenir leur gibier.

**BIBLIOGRAPHIE.**

**Le Roman d'un Rallié,**  
PAR GEORGES HENRIOD.  
Albert Lanier, éditeur — Auxerre.

Vient de paraître, "Le Roman d'un Rallié", une œuvre à la fois simple et puissante dont la première partie se passe à Washington, la seconde en Bretagne, la troisième à Paris. Elle est égayée par une série de tableaux pris sur le vif et dont la finesse de touche égale la fermeté de couleur: ça et là, de rapides aperçus philosophiques traversent le récit et l'éclaircissent. Les personnages sont animés d'une vive intensité; le marquis de Oranville, le marquis de Herbertain, le député Vialart et son frère de Lamoignon imposent leur personnalité au lecteur.... Ce livre, et n'en a qu'un seul: c'est d'ignorer, en fermant le livre, si le pseudonyme dont il est signé cache une plume masculine ou féminine.

**AMUSEMENTS.**

**Orpheum Athletic Park.**  
La troupe Olympia s'est occupée au Parc Athlétique une popularité bien méritée; aussi ses efforts continus pour la réussite de son spectacle et pour remporter un véritable triomphe dimanche soir dans Wang, une des plus amusantes opérettes de répertoire modernes.

Ed. Legistes, qui avait fait la semaine dernière un terrible Capitaine, s'est montré plus redoutable encore dans la robe décapotée de Wang. Il est devenu le comédien favori des habitants de Pare.

Miss Kivira Cruz s'est fait bruyamment applaudir dans les différents couples qu'elle a très habilement détaillés.

Quant à Miss Lottie Kendall, elle est vraiment charmante dans son rôle de princesse Mataya.

On sait quelle porte à merveille le travesti.

La pièce est habilement et larmecommédiée montée et les oeuvres de femmes ont été bruyamment applaudies. Voilà une semaine bien commode et qui se termine de même.

**WEST END.**  
Il y avait foule, dimanche et hier soir, au West End. Le public, tout heureux de retrouver de beaux temps, s'était porté en masse sur les bords de la mer et l'orchestre Rosenbocker a exécuté son brillant programme avec plus d'entrain qu'à l'ordinaire. Citons à tout hasard deux des morceaux les plus applaudis: "Poète et Paysan, de Suppé, et la Valse, Près de toi, de Waldteufel.

Par ce peu de changement dans le personnel des artistes — Lottie, le gymnaste qui opère tous les soirs des merveilles, et les trois soeurs Constantine, à la fois chanteuses, danseuses et acrobates, qui ont conquis les faveurs de leur nom-

breux et comme auditeurs — leur jeu en somme s'est amélioré et n'est pas resté au West End.

**L'ESPRIT DES AUTRES.**  
— A Spa: soin de Casino.  
— Quelle expression dans visage de la belle Mme X...  
— Vous trouvez?  
— Mais oui.... Elle résout toute la vie: une mousseline blanche et un regard moqueur.  
— X.... toujours très distraite entre deux gâteaux de tabac demandé gravement.  
— Un paquet de tabac de centimes.  
— Voilà!  
— X.... toujours grave:  
— Combien?  
— Au régiment:  
— Que faites-vous dans civil vous?  
— J'étais lampiste, mon capitaine.  
— Parfait! on vous mettra dans les clairiers.

Buvez la "Sparkling Abita Water" si elle vous donne de la bonne humeur à domicile.

**Athènes Louisianais.**  
CONCOURS DE 1902.  
L'Athènes propose le sujet de ses concours de littérature à son sujet: "Les hommes qui désirent prendre part au concours de cette année".

**LA CESSION DE LA LOUISIANE AUX ETATS-UNIS ET SES CONSEQUENCES.**  
Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1903 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra un diplôme d'honneur.

L'Athènes, s'il le juge utile, ordonnera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits sans l'emploi de la machine à écrire, sur papier écopé, avec une marge et seulement sur le recto et les pages. Il ne devront pas dépasser 15 pages.

Chaque manuscrit sera remis au nom d'auteur, mais portant un épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, outre l'examen de l'enveloppe contenant le nom de l'auteur, aura le droit de faire des copies des manuscrits. L'auteur aura le droit de faire des copies des manuscrits.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athènes. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On lira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à ces mentions honorables, s'il y a lieu, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas, ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,  
BUR. ROUEN,  
P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

**Feuilleton**

**L'Abéille de la N. O.**

**ROI DES MILLIARDS**

**PAR HENRY GRÉVILLE.**

— Et votre première leçon de chant? — Après demain, dit-elle l'accompagnant.

Il hésita encore. Son beau visage pâle et résolu à l'ordinaire, trahissait une indécision bien curieuse chez lui.

— Je puis jouer de l'harmonium, et même de l'orgue au besoin, dit-elle humblement. Notre grande artiste, Mlle Victoria Cortier, a bien voulu me donner quelques leçons sur l'orgue de la cathédrale, et je pourrais peut-être gagner un morceau de pain... pour nous deux... si Zite était injustement traitée, si on se voyait et sa belle voix n'obtiennent pas ce qu'ils méritent.

— Et vous s'avez, ma cousine, reprit-il après un effort, que vous n'êtes vraiment capable de donner des leçons de chant? — Le charment visage de Zite s'emourra d'indignation. — Comment? capable? moi? — Après les leçons que j'ai reçues et qui ont coûté si cher à mon pauvre papa, dit-elle avec hauteur.

— Ne vous fâchez pas, ma cousine. Recevoir des leçons et en profiter, c'est une chose. En donner et en faire profiter les autres, c'est une affaire bien différente. Vous avez une belle voix et vous chantez très bien.

Le visage de la jolie orgueilleuse se détendit un peu. — Mais, reprit Harry, décidé cette fois à aller jusqu'au bout, il ne s'agit pas que vous soyez qualifiée pour enseigner ce que vous savez apprendre. Or, si vous échouez, que ferez-vous?

La voix d'Annie, tremblante un peu, s'éleva, hors du cercle lumineux tracé par le gaz sur la table.

— Je puis jouer de l'harmonium, et même de l'orgue au besoin, dit-elle humblement. Notre grande artiste, Mlle Victoria Cortier, a bien voulu me donner quelques leçons sur l'orgue de la cathédrale, et je pourrais peut-être gagner un morceau de pain... pour nous deux... si Zite était injustement traitée, si on se voyait et sa belle voix n'obtiennent pas ce qu'ils méritent.

Harry se tourna vivement vers elle.

— Vous avez appris tout ça, si-tel, et sans en parler? Croyez donc ceux qui disent que les femmes sont bavardes!

— Je ne suis pas bavarde, c'est vrai, dit Annie en s'excusant.

— Eh bien, petite Annie, on verra à utiliser vos talents, si c'est nécessaire. Mais j'ai autre chose dans ma poche... — Il fouillait dans la poche gauche, intérieure, de son veston: il se ravisa, rougit un peu, regarda Zite de ses yeux gris, extraordinairement brillants et dit, non sans embarras, avec son rire d'enfant timide: — Ce n'est pas de ce côté-là, au moins pour le présent, c'est à droite.

Il tira de sa poche droite extérieure une lettre contenue dans une vaste enveloppe. — L'oncle Bruce! s'écrièrent en même temps les deux sœurs ébahies.

— L'oncle John Louis Bruce, lui-même. Il n'y a pas une autre personne vivante au monde pour avoir des enveloppes pareilles. N'oubliez pas qu'on vient de lui décerner un titre.

— Un titre?

— Et de lui bombarder un royaume! C'est comme que vous le disiez! Depuis jeudi matin, John Louis Bruce est surnommé "le Roi du papier". Et je crois qu'il a fait augmenter d'un demi-pouce le grandeur de son papier et de

ses enveloppes, en l'honneur de cette solennité "mondiale". Quel charabia on est mis à parler! D'ici dix ans, les parents ne pourront plus comprendre leurs enfants, si ça continue.

Il risait d'un rire nerveux, parlant pour parler et visiblement préoccupé d'une pensée secrète. Les sœurs l'écoutaient non sans inquiétude.

— L'enveloppe vous concerne, et la lettre aussi, continua Harry en repoussant sa tasse pour avoir plus de place sur la table.

Il déplia une grande feuille de vélin, timbrée d'or, au nom entier de l'expéditeur, en grosses lettres onciales; c'était gigantesque et imposant.

Harry inspecta les deux visages, si différents de beauté, de forme et d'expression, dont les yeux l'interrogeaient, et, soudain, replia les feuillets l'un sur l'autre.

— Décidément, fit-il, je crois que je ferais mieux de vous parler de l'autre chose avant. C'est à vous cousin Zite, que je dois m'adresser.

Annie s'était déjà levée.

— Fant-il que m'en aille! demanda-t-elle en faisant un pas vers la porte.

Il hésita un peu, puis prenant bravement son parti: — Non, dit-il; quoique certainement, il y ait des arguments pour pousser votre présence, petite Annie, ne serait pas présentement nécessaire.... Mais...

Annie avait fait deux autres pas, il continua: — Mais ces arguments-là, pour ce soir, je crois que je ferais mieux de n'y pas recourir, en ma qualité de gentleman, d'hôte, de parent et d'ami de votre honore père.

Annie resta, appuyée à un chambrano de la porte ouverte sur le hall.

— Cousine Zite, dit Harry, vous avez vingt ans, moi aussi, c'est à dire que j'en ai presque vingt et un; je vous ai toujours aimée; devant votre sœur, qui est à présent votre seule proche parente, je vous demande si vous voulez être ma femme?

Zite le regarda avec un mélange singulier d'affection, de pitié, de dédain et de secour négativement la tête. Harry ne se sentait pas déçagé pour si peu.

— Je sais, dit Harry, que ma situation n'est pas faite, que j'ai devant moi de longues années de travail et d'étude avant d'arriver. Quel âge a jamais pu, en notre Amérique où nous n'avons pas de traditions comme en Europe, — se vanter de connaître à fond la profession d'architecte avant trente ans? J'ai donc une dizaine d'années de travail et d'épreuves devant moi. Mon père et ma mère me donneront une pension, large pour moi seul, étroite pour deux; mais je me croirai riche, si vous voulez la partager avec moi, cousin Zite. Et il ne diront pas non, je suis sûr de ce que j'affirme. Et nous

passerions nos vacances à la ferme, là-bas, auprès du village de La Chine, sur le Saint-Laurent... nous serions très heureux, dites? Et Annie viendrait à la ferme, chez maman, toujours... on ne se quitterait réellement plus?... — Annie, appuyée à un chambrano, avait posé sa joue contre le bois, et ses larmes coulaient lentement jusqu'à terre, le long d'une rainure. On ne l'entendait pas seulement respirer.

Zite regarda son cousin avec des yeux profonds, si noirs qu'ils semblaient deux portes ouvertes sur la nuit.

— Non, Harry, dit elle. Dans dix ans, j'aurai trente ans. J'aurai perdu, si je vous accepte, dix ans de ma vie, à attendre... — Attendez quoi? s'écria Harry en levant les bras au ciel.

— La fortune, le luxe, la vie, enfin.

— Et l'amour, vous le comptez pour rien?

— L'amour n'est pas tout. La misère est pire que tout.

— Ce n'est la misère que je vous offre, fit Harry blessé.

— La médiocrité alors. Je veux vivre, vivre, vivre!

Elle avait répété trois fois ce mot, avec une insistance croissante.

Il la regardait comme un homme éperdu. Ses yeux si brillants de ce qu'il avait juré toute sa vie, depuis l'enfance: "Un bruit léger, un coup de can-

glot, la révéla de ce qu'il était tenté de croire un mauvais rêve.

— Annie, fit-il en se retournant, surprise, vous pleurez? — Parce que vous avez de la peine, mon bon cousin Harry répandit l'enfant en se rapprochant couragement de la zone lumineuse.

Elle avait essayé ses yeux étouffés ses sanglots, elle restait debout, les mains pendantes, la bouche et l'attention.

Zite se mordait les lèvres et balbutiait l'ourlet de son mouchoir.

D'un coup de main vigoureux le jeune homme rouvrit le vélin qu'il plaqua sur la table.

— Je ne me tiens pas pour battu, dit-il d'une voix raffermie. Il y a les autres arguments... Nous en reparlerons. A présent, en affaires sérieuses. L'oncle John-Louis Bruce m'a chargé d'une mission de confiance. Je dois m'assurer si vous êtes réellement aussi jolie, aussi brillante, aussi décorative, en un mot, que le prétend la voix publique.

Il leva les yeux sur les jeunes filles et, leurs nerfs surexcités les poussaient, lui partirent des baisers d'un son rire.

— Il faut croire, reprit Harry quand il put parler, que l'on se fie à mon sens esthétique. Et si la voix publique a raison sur sa voix, à moi, vient d'écouter, — c'est pas, que parle bien? — l'acte en ser-